

11^e festival international de Miami

Maurice Elia

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49905ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1994). 11^e festival international de Miami. *Séquences*, (171), 12–13.



Gran Casino de Luis Buñuel

par excellence des années 70 au Mexique. Dans **Le Jardin de tante Isabelle**, il retrace l'odyssée d'un groupe de conquistadores naufragés sur les côtes mexicaines. Utilisant une langue belle et lyrique, le cinéaste montre comment des hommes et des femmes finissent par s'adapter à leur nouvel environnement, non sans avoir vécu quelques épreuves et affrontements.

Enfin, Luis Buñuel a été, pour une grande partie de sa carrière, un cinéaste mexicain. Cette rétrospective présente quelques-uns de ses films les moins connus, dont **Gran Casino**.

Premier film de Buñuel au Mexique après quinze ans de silence, **Gran Casino** étire les limites du genre *musical* à la mexicaine en usant d'un humour parodique. Le cinéaste en exil y va même d'un discours anti-impérialiste à un moment donné et, à un autre, de propos nostalgique en plaçant dans la bouche de la vedette principale les mots suivants: «Jamais ou oublie le pays natal.»

Ce film renvoie aussi au cinéma populaire mexicain qui a eu cours dans les années 30 à 50. Des films très typés, conçus avant tout comme divertissement, mais qui ne sont pas dépourvus de certaines qualités esthétiques. C'est le cas d'**Aventurière** d'Alberto Gout. Ce mélodrame sensuel vaut surtout pour les numéros de chansons et de danse de la provocante Ninon Sevilla. Autre belle du cinéma mexicain qui a fait carrière à Hollywood, Dolores Del Rio est magnifique dans **Double destinée**, un mélodrame stylisé de Roberto

Gavaldon. Elle joue les rôles de deux soeurs jumelles, la pauvre en venant à assassiner la riche.

Mais les Mexicains savent également rire comme le démontre la présence des films de grands comiques tels que Cantinflas et Tin Tan. La rétrospective comprend également quelques documentaires intéressants comme **Racines** de Benito Alazraki. Tourné entre autres au Chiapas, région désormais célèbre en raison de la récente révolte indigène, le film place des acteurs amateurs dans des situations fictives pour promouvoir la cause indienne au Mexique. Ce film fut sans doute influencé grâce à la voie tracée par l'Indio lui-même, Emilio Fernandez, qui dans les années quarante, devint le premier cinéaste nationaliste au Mexique. Onze films de ce créateur incontournable, qui a déjà remporté un prix à Cannes avec **Maria Candelaria**, seront projetés en mai.

En plus des auteurs ci-haut mentionnés, il faudra surveiller par ailleurs en avril et mai: les films de Paul Leduc et de Nicolas Echevarria, le classique **Que viva Mexico!** de Sergueï Eisenstein, le film culte d'Alejandro Jodorowsky **El topo**, l'arrivée des femmes avec des cinéastes de premier plan comme Maria Novaro (**Lola et Danzon**) et de Dana Rotberg (**Ange de feu**).

Bref, de tout pour tous les goûts. Le Mexique s'est installé à la Cinémathèque pour trois mois. Le voyage est fort abordable et le dépaysement garanti!

Mario Cloutier



11e Festival international de Miami

Le Festival de Miami est un petit festival, non compétitif mais cependant mené tambour battant. Dix jours, deux films par jour, quatre le week-end. Les invités de marque se recrutent sur place, parmi les gens célèbres qui passent par là, parmi les acteurs qui sont en train de tourner un film en ville ou tout simplement parmi ceux qui vivent dans la région. Les associations culturelles de toutes les ethnies se disputent les soirées et les présentations sur scène. Le nom des commanditaires est clamé à plusieurs reprises à l'occasion de chaque atelier, de chaque séminaire. Au bout de quelques jours, tout le monde se connaît. L'atmosphère est relax, les jus de mangues et le soleil aidant.

Placé sous l'égide de la Film Society de Miami, le Festival de Miami fut cette année une manifestation où l'ancien et le nouveau, l'original et le classique, le bon et le moins bon, se sont cotoyés dans une ambiance familiale et sans façon. Son originalité réside dans la place de choix attribuée aux cinémas de langue espagnole (Espagne ou Amérique latine) tout en maintenant un excellent niveau d'ensemble. À de rares exceptions près, les longs métrages étaient tous intéressants, constatation qui se retrouve dans les critiques

dithyrambiques parues dans les journaux locaux aussi bien que new-yorkais.

Le grand événement de cette édition fut sans aucun doute la présence de Pedro Almodóvar venu présenter **Kika**, son oeuvre la plus récente, mélange d'érotisme bon enfant et de franche comédie satirique (voir encadré). Almodóvar, dont le physique montre qu'il s'est sérieusement mis au régime ces derniers mois, a su faire vibrer la salle comble du théâtre Maurice Guzman (où se déroulaient d'ailleurs toutes les projections), grâce aux aventures édifiantes d'un groupuscule de personnages dans le Madrid contemporain. **Kika** est une variation débridée sur l'érotisme mis à la portée de tous, et ses situations drôlatiques ne visent qu'à donner enfin à la sexualité trop grave de ces dernières années une légèreté trop tôt disparue. Le film n'a rien d'un laborieux pamphlet en faveur de l'amour libre, ni une réflexion sur la politisation de l'érotisme, comme les oeuvres précédentes du cinéaste espagnol l'avaient laissé croire. À l'extrême, **Kika** pourrait être une oeuvre sur la difficulté de vivre, sur la sensualité, l'affectivité et l'amour à l'état brut. À travers les aventures assez burlesques de Kika, une maquilleuse de plateau (magnifiquement interprétée de bout en bout par Veronica Forqué), Almodóvar multiplie les notations grinçantes, brossant encore une fois un portrait de la société contemporaine sous la forme d'une joyeuse satire. **Kika** reste heureusement, malgré sa conformité aux goûts du jour, un film assez marginal de ton, de registre et de facture.

Ce ne fut pas le cas de **Babyfever**, le nouveau film de Henry Jaglom qui a décidé de refaire son **Eating** en filmant cette fois un vaste éventail de femmes discutant de la maternité, de l'avantage et des inconvénients de mettre un enfant au monde. Le film se laisse voir sans ennui, mais sa partie centrale semble répétitive, coincée dans une succession de réflexions sans lien apparent. Parmi

toutes ces actrices au talent consommé, se détachent nettement Victoria Foyt (Madame Jaglom dans la vie et dont le jeu et la physionomie s'apparentent de façon flagrante à ceux de Patricia Neal) et Frances Fisher (compagne de Clint Eastwood dans la vie, qui, elle, ressemble plutôt à une jeune Maggie Smith).

Dans un tout autre registre, mentionnons l'extraordinaire **Desperate Remedies** (film néo-zélandais de Stewart Main et Peter Wells) et le sombre mais intelligent **Sugar Hill** (film américain de Leon Ichaso), tous deux déjà montrés au

(Grand Prix des Amériques au dernier Festival des films du monde). Le Canada était représenté par **Thirty-Two Short Films About Glenn Gould** (longuement applaudi), l'Italie avec **Fiorile** des frères Taviani, et la Grande-Bretagne avec deux films assez réussis (et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir lors de leur sortie chez nous): **Backbeat** d'Iain Softley et **Four Weddings and a Funeral** de Mike Newell.

Pendant toute la durée du Festival se sont tenus des séminaires et des ateliers, tous très courus. Mis à part les rencontres



Peter Coyote et Victoria Abril dans **Kika** de Pedro Almodóvar

Festival des films du monde de Montréal. Les deux films, bien qu'aux antipodes l'un de l'autre, osent présenter des personnages qui permettent à leurs actions de dépasser toutes les limites et dont l'intensité possède quelque chose de shakespearien. Wesley Snipes, dans ce dernier film, démontre qu'il peut facilement devenir le grand acteur noir des années 90.

La France était à l'honneur avec cinq films: le **Conte d'hiver** de Rohmer, **La Crise**, **Tango**, **François Truffaut: portraits volés** et **Trahir**

avec Almodóvar et Luis Valdez (dont le dernier film, **Cisco Kid**, fut présenté dans le cadre du Festival), l'atelier de scénarisation animé par Stuart Kaminsky, romancier, scénariste et directeur du Conservatory of Motion Picture, Television and Recording Arts de la Florida State University, attira une foule d'intéressés (l'entrée à tous les séminaires était libre) venus participer à l'analyse approfondie des dialogues de plusieurs longs métrages.

Maurice Elia

Almodóvar tout cru

Passion: Aujourd'hui je souffre un peu plus pour faire mon genre de cinéma, mais ça me plaît. Chaque fois, ça devient plus intense, la passion aussi.

Hollywood: J'en ai un peu peur, mais ça prouve que je ne suis pas prêt à faire mon premier film américain. Mais tout dépend de l'histoire, du scénario qu'on me propose. Je reçois beaucoup de scénarios en provenance de Hollywood. Mais c'est la manière d'y produire des films qui me dérange le plus. Je suis un artisan, je fais tout avec les mains, je contrôle le moindre détail de mes films. À Hollywood, le réalisateur n'est certainement pas le propriétaire de son film, alors qu'en Espagne, moi, je le suis. Cette liberté, ce contrôle, je risque de les perdre en faisant un film en Amérique. Je ne me sens pas capable de faire un bon film à l'intérieur d'un autre système.

Peter Coyote (Kika): J'ai vu Peter Coyote dans **Bitter Moon** de Polanski, je l'ai beaucoup aimé. C'est le type même de l'écrivain américain bohème. Physiquement, il a tout ce que je voulais pour ce personnage. Le seul problème, c'est que je croyais pouvoir l'utiliser en son direct, mais j'ai fini par le doubler, bien que ce soit quelque chose que je n'aime pas particulièrement faire. Mais ce fut le seul problème.

Inspiration: Elle me vient de partout; en prenant un café, en regardant la télévision. Il y a aussi les événements qui m'arrivent, ceux que je recherche et ceux que j'attends encore, que j'imagine. Mes films sont inspirés de tout et de rien. Parfois, je me mets à écrire avec une idée en tête, puis, tout de suite après, je l'abandonne. Il y a beaucoup de ma vie dans mes films. Ce que j'y mets est souvent meilleur que ma vie. Tout est dans la manière dont je perçois la vie, pas ma vie elle-même. Je ne vis pas dans un désert.

Viol: Je ne suis pas très conscient du nombre de fois que j'ai mis un viol dans mes films. C'est une action horrible certes, mais il y a quand même quelque chose d'humain là-dedans.

Violence: Je crois que ce contrôle de la violence pour éviter la violence est un faux problème, c'est une erreur de direction. Ce qui provoque la violence, ce ne sont pas les films, c'est le manque d'avenir de certains gens, c'est la peur, l'injustice, la faim, l'impossibilité d'atteindre un certain espoir. La violence sociale n'est pas causée par les films. Moi, j'aime les films violents: John Woo, Sam Peckinpah. Pas Stallone, pas Schwarzenegger: leurs films ne sont pas des films, ils n'ont pas d'histoire, ce n'est pas artistique. Bien entendu, tout dépend de la personnalité du metteur en scène.

Personnages: J'aime les placer dans des situations extrêmes. Si on m'offre une histoire où une femme est très heureuse dans un environnement totalement heureux, je me demanderais de quoi il s'agit. Où peut aller un film pareil? Pour moi, il s'agit d'expliquer, de comprendre et de développer des personnages en conflit permanent.

Réalité et fiction: Toute œuvre d'art se crée et se fabrique quand l'auteur prend ses distances avec la réalité. C'est toujours une distorsion de la réalité, même lorsque vous écrivez votre propre autobiographie. Il y a toujours cette idée derrière: c'est parfois un vrai délire, mais derrière les images, il y a la réalité, c'est cela qui est important. On peut manipuler ces images, cette distorsion, car il y aura toujours un dialogue qui se passe entre l'artiste et son public.

Célébrité: Quand on devient quelqu'un de très connu, on provoque quelque chose chez les autres. Particulièrement chez les critiques. Je n'ai pas décidé d'être populaire, et je vis en ce moment mon succès comme une sorte de dictature. J'aime essayer de nouvelles choses. **Kika** est l'exemple typique.

Politiquement correct: ça, je ne comprends pas. C'est une expression qui n'existe pas en Europe.

Public cible: Je m'adresse à tous les gens qui vivent et qui ont des yeux. Je ne suis pas un provocateur, mais il y a des gens qui ne réagissent pas à mes films. Un film, c'est quelque chose de vivant. Je vis, le public vit: il doit donc y avoir un certain contact entre nous.

Remake: Blake Edwards referait **Femmes au bord de la crise de nerfs**. Ce serait bien, j'aime bien le cinéma de Blake Edwards. D'autres ont même acheté les droits de **Attache-moi** (la compagne de Kim Basinger). J'ai refusé de réaliser le film moi-même. En écrire le scénario, peut-être. Une adaptation doit tenir compte de la culture nouvelle avec laquelle on travaille. Il y a des ajustements à faire: il est totalement malaisé de vouloir rester figé avec l'original.

Être soi-même: J'ai un peu perdu la faculté de me divertir à Madrid qui est toujours une ville assez divertissante, mais pas autant qu'il y a dix ans. Je suis un homme très sincère, très spontané quand je fais un film, je ne cherche pas à provoquer. Je suis juste né comme ça.

Derniers films aimés: **The Piano** de Jane Campion, un des meilleurs films que j'aie jamais vus. J'admire cette capacité incroyable qu'elle possède à raconter une histoire. Ça me rend très jaloux. **Short Cuts** d'Altman: ça m'a fait de la peine qu'il n'ait pas été retenu aux Oscars.

(propos recueillis par M.E.)